

## C'ÉTAIT PENDANT L'HORREUR D'UNE PROFONDE NUIT. SUR L'ÉLECTION DE DONALD TRUMP

---

ALAIN BADIOU

### Abstract

On November 9th in 2016, Donald Trump was elected as the 45th President of the United States of America. Alain Badiou, who was in the US during that time, responded to the election in a talk at the University of California, Los Angeles, co-sponsored by the program in Experimental Critical Theory and the Center for European and Russian Studies. The following text is a translation of the transcript of his response, originally written in English and published at the website Mariborchan and the publishing house Verso. Badiou reflects not only on the specific event of the election, but on the situation of the world today.<sup>1</sup>

En venant ce soir devant vous, j'avais en tête, pensant à hier, à la nuit des résultats de l'élection présidentielle, au succès de Trump, un beau vers de Racine : « C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ». Peut-être Racine songeait-il, au futur, à la victoire de Trump qui peu à peu, au fil des heures, se précisait, changeant en effet les profondeurs de la nuit électorale en une sorte de chose horrible. Et dans ces conditions, c'était une sorte d'obligation, pour moi, de vous parler de la chose horrible qui vient d'arriver dans la profonde nuit californienne, car ce contre-événement, ce désastre, rend impossible que ce soir, en face de vous tous, je vous parle d'une chose, fût-elle intéressante, dans des termes purement académiques. Vous

---

<sup>1</sup> Toute l'équipe d'Interpretationes est vivement reconnaissante à Alain Badiou et à Isabelle Vodoz pour avoir rendu possible la publication de cette traduction.

êtes atteints, frappés, consternés, et je dois partir de ce qui s'est passé hier, tout au long de la profonde nuit.

Comme vous vous en doutez, ce qui s'est passé là a été pour moi comme pour presque tout le monde une sorte de surprise, de mauvaise surprise, et ce qui a d'abord dominé est la loi des affects : dépression, peur, panique, etc. Cependant la philosophie nous enseigne que tous ces affects ne constituent nullement une bonne réponse, car ils sont plutôt les témoins, et comme le salut, sous forme négative et dans notre camp, de la victoire des ennemis. Il faut donc penser au-delà de ces affects inévitables, au-delà de la peur, de la déception et de la dépression. Il faut réfléchir la situation politique d'aujourd'hui, la situation de notre monde, et répondre de façon rationnelle à une question certes lancinante : que doit être le monde contemporain pour que la nuit dernière puisse se changer en une horreur de ce genre ? Comment est-il possible qu'un Trump soit élu président de la plus grande puissance mondiale, les Etats-Unis d'Amérique ? Aussi mon but, ce soir, est de présenter sinon une explication complète, du moins une clarification de la possibilité de ce fait consternant. Et aussi de proposer, de soumettre à votre discussion, quelques éléments quant à comment nous devons faire face à ce qui s'est passé dans la profonde, l'horrible nuit. Ce que nous devons faire qui ne soit justement pas soumis à la loi des affects négatifs, mais qui se situe au niveau de la pensée, de l'action, de la détermination politique.

Je vais commencer par une présentation très générale, non de la situation des Etats-Unis, mais de la situation du monde, tel qu'il se présente aujourd'hui. Qu'est-ce que notre monde, dans lequel l'élection de Trump, mais aussi bien d'autres faits extrêmement négatifs et horribles, peuvent advenir ?

Je pense qu'il faut partir du point le plus évident, mais aussi le plus important : la victoire, à échelle du monde entier, du capitalisme global. C'est d'abord face à ce fait que nous devons nous tenir. Des années quatre-vingt du siècle passé jusqu'à aujourd'hui, soit en une quarantaine d'années, nous avons assisté à la victoire historique du capitalisme global.

Il y a à cela plusieurs raisons évidentes. La plus importante, naturellement, est l'échec complet des grands Etats socialistes, d'abord en Russie, puis en Chine, et de façon plus générale, la disparition presque partout de la vision collectiviste de l'économie et des lois sociales, même sous la forme d'un simple programme. Il s'agit même de sa disparition sous la forme de la théorie, voire de la philosophie : le marxisme, aujourd'hui, est partout considéré comme une chose du passé, comme une survivance de pensées et de conflits qui ne sont plus les nôtres. Le temps est très éloigné, où Sartre pouvait encore déclarer que le marxisme était « l'horizon indépassable de notre culture ». Il est en réalité, le marxisme, considéré comme

l'exemple même de l'idéologie dépassée. Et ce point n'est pas du tout secondaire. Car il signifie que la situation du monde, aujourd'hui, depuis les années quatre-vingt du dernier siècle, est celle d'un changement majeur, non pas seulement de la réalité objective, mais aussi des subjectivités agissantes.

Pendant plus de deux siècles, depuis les philosophes français du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'aux grands mouvements « gauchistes » des années soixante et soixante-dix, il a existé, dans l'opinion publique, deux voies opposées concernant le destin de l'humanité. Ce fut d'abord l'opposition entre la vision républicaine de l'Etat et le despotisme monarchique. Mais ensuite, ce fut celle du libéralisme d'un côté et des différentes variantes du socialisme et du communisme de l'autre.

Pour le libéralisme, en son sens classique, la propriété privée est la clef de l'organisation sociale, certes au prix d'énormes inégalités, mais dans la pensée libérale toute chose a un prix... En face, nous avons la voie socialiste, ou communiste, voire même anarchiste, en son sens le plus abstrait, qui est que la fin des inégalités doit être le but fondamental de l'activité politique des êtres humains. La fin des inégalités, fût-ce au prix d'une révolution violente.

Nous avons donc d'un côté la vision prétendument pacifique, légale, constitutionnelle, de la continuation indéfinie de quelque chose de très vieux, qui remonte à l'âge néolithique, à savoir la disposition de toutes les richesses et de tout le processus de production sous la forme légale, et protégée par la force policière, de la propriété privée, conçue comme le cœur même de la vie sociale de l'humanité. Et de l'autre, nous avons la conviction, remontant à certains aspects de la Révolution française, selon laquelle la continuité de l'existence historique de l'humanité, au moins depuis la révolution néolithique, doit admettre une deuxième rupture fondamentale, en rejetant la domination de la propriété privée et en supprimant, par voie de conséquence, les inégalités, grâce à une organisation collectivisée de la production et des échanges.

Ainsi, pendant deux siècles, nous avons connu une sorte de choix stratégique, concernant non pas seulement les faits et décisions des politiques locales, les obligations nationales, les guerres et les affrontements de toutes sortes, mais bien l'orientation générale, la destinée historique de l'humanité tout entière. Notre situation, depuis une quarantaine d'années, semble être la disparition de ce type de choix. L'idée dominante aujourd'hui est qu'il n'existe aucun choix global, qu'il n'y a, comme le répétait Thatcher, « pas d'autre solution » (sous-entendu : que le capitalisme libéral). Ce qui veut dire qu'il n'y a qu'une seule voie, un seul chemin pour le devenir de l'humanité.

Ce qu'il faut remarquer, c'est que même Thatcher ne dit pas que cette « solution », à savoir le capitalisme libéral et les inégalités monstrueuses qu'il implique,

soit parfaite, ou même très bonne. Ce n'est pas son problème. Le seul point qui compte, c'est que c'est la *seule* solution. Et qu'on doit remplacer ce que les communistes chinois, à l'époque de Mao, appelaient la « lutte entre les deux voies », soit communisme contre capitalisme, par un consensus *obligatoire*, imposé par l'existence réelle d'une seule voie.

La propagande contemporaine en faveur du capitalisme libéral n'a aucun besoin de dire qu'il est excellent, qu'il répond à tous les besoins, matériels et intellectuels, de l'humanité. Il est trop évidemment clair que c'est faux. Tout le monde le sait, tout le monde comprend que la perpétuation des inégalités engendrées par le capitalisme, et notamment par la loi de concentration du capital, ne saurait être un remarquable destin pour les êtres humains. Sartre disait que si l'espèce humaine n'était capable que de ça, elle ne laisserait pas de meilleur souvenir que celui laissé par les fourmis. « Peut-être », répond le libéral, dominant aujourd'hui, « mais c'est la seule possibilité réelle, tout le reste est à la fois pire et finalement impossible : voyez la Russie, voyez la Chine. » La force de la voie capitaliste libérale, c'est de se déclarer unique. Elle n'a pas même besoin de se déclarer la meilleure, puisqu'elle a réussi à convaincre presque tout le monde qu'une autre voie, une deuxième voie, n'existe pas. Fourmis nous sommes, peut-être, mais mieux vaut être fourmi que rien.

Nous pouvons donc définir le moment actuel comme le moment où s'est pratiquement imposée la conviction que le capitalisme libéral, qui domine pratiquement tous les pays du monde, est l'unique destinée possible des êtres humains. Et nous avons là, tout aussi bien, une définition du sujet humain. Qu'est-ce qu'un sujet humain, dans cette vision libérale dominatrice ? Un sujet humain est un propriétaire, s'il n'est pas un propriétaire il faut qu'il soit un salarié, en tout cas il doit être un consommateur, et s'il n'est rien de tout cela, il n'est rien du tout.

Maintenant, quels sont les effets politiques de tout cela ? Quelles sont les conséquences politiques de cette vision dominante du monde, qui impose qu'il n'existe qu'une seule voie stratégique pour l'humanité tout entière ? Tous les gouvernements, en tout cas, doivent accepter que tel est le cas. Dans le monde d'aujourd'hui, vous ne pouvez être longtemps toléré à la tête d'un Etat si vous n'acceptez pas la vision dominante, celle de l'unicité de la voie. Aucun gouvernement dans le monde, sauf à ouvrir une crise où il se perdra, ne peut dire autre chose. C'est vrai de l'actuel gouvernement « socialiste » en France, du pouvoir du parti « communiste » en Chine, aussi bien que des gouvernement allemands ou anglais, des pouvoirs en place en Inde ou au Japon, ou du Président des Etats-Unis, que ce soit Obama, Clinton ou Trump. Tous disent la même chose : le capitalisme mondialisé est la voie unique pour que se continue l'existence de l'espèce humaine.

Je pense en réalité qu'aujourd'hui toute décision politique, au niveau des Etats, dépend strictement de ce que je nommerais un monstre, à savoir le capitalisme global, ses inégalités, ses crises et ses guerres. Il n'est pas vrai qu'un gouvernement, aujourd'hui, soit une entité libre. Il est d'abord fixé à l'intérieur d'une détermination d'ensemble et il doit affirmer que ce qu'il fait, et plus encore tout ce qu'il *peut* faire, dépend de son intériorité aux lois de cette détermination, qui sont les lois du monstre.

Et le monstre est chaque jour plus monstrueux. Car les effets de la loi fondamentale de la concentration du capital sont devenus, dans les quarante dernières années, véritablement extraordinaires. Il faut tout de même savoir qu'aujourd'hui, 264 personnes disposent d'autant de patrimoine et de revenus que trois milliards d'autres ! C'est beaucoup plus important que ce qui pouvait se passer du temps des monarchies absolues ! L'inégalité est en fait plus grande dans le monde contemporain qu'à aucune autre période de l'histoire des êtres humains. Et la loi fondamentale du monstre dont je parle est scientifiquement définie – c'est le cœur du marxisme – non pas par de plus en plus de liberté mais par de plus en plus d'inégalités.

Aujourd'hui la position d'un Etat est la même partout : protéger ces inégalités, protéger le monstre. Qu'il s'agisse du gouvernement socialiste français, du gouvernement conservateur allemand, du parti communiste chinois, du pouvoir de Poutine en Russie, de l'Etat colonial d'Israël, de l'Etat islamique en Syrie, et, bien entendu, du président des Etats-Unis, tous n'ont qu'une maxime : tenir une place, petite ou grande, dans le déploiement du monstre, être ou devenir un acteur respecté de la frénésie marchande internationale. Si bien que, progressivement, toute l'oligarchie politique, toute la classe politique, finit par composer un même groupe. Un groupe de gens qui ne sont divisés que par la concurrence pour de bonnes places, mais qui ont la même idée du devenir de l'humanité. Les grandes oppositions traditionnelles, républicains et démocrates, droite et gauche, conservateurs et socialistes, deviennent purement abstraites, référées à un passé révolu, car ces prétendues divisions reposent sur la même conviction, sur le même fond politique et économique. Toutes ces divisions sont traversées, affaiblies et finalement annulées par le fait, reconnu de tous les politiques et de tous les gouvernements, de l'existence, quant au devenir de l'humanité, d'une unique voie, la voie capitaliste mondialisée.

Ce qui se passe c'est que cette oligarchie politique est affaiblie aujourd'hui, dans le monde occidental, parce qu'elle perd peu à peu le contrôle de la machine capitaliste. Le capitalisme mondialisé ne se soucie pas, en tant que tel, de ses effets désastreux dans tel ou tel pays. La classe bourgeoise contemporaine est largement

mondialisée, elle est à l'aise à Shanghai comme à Chicago, Berlin ou São Paulo. Mais les politiques, en général, opèrent, eux, au niveau national, tout en dépendant largement du devenir de sociétés multinationales. A travers de graves crises, de fausses promesses et de « solutions » inadaptées, les gouvernements créent, à grande échelle, dans leurs peuples, des frustrations, des incompréhensions, de l'anxiété et des révoltes obscures. Tout cela s'oppose anarchiquement à ce qui est la voie unique, celle du monstre, que soutiennent aujourd'hui tous les membres de la classe politique avec seulement quelques très petites différences. Dans le monde actuel, l'exercice de la politique porte sur ces très petites différences, à l'intérieur de la même orientation globale. Mais cet ensemble a des effets dans les peuples, des effets de désorientation. Personne ne peut se représenter clairement ce que peut bien être la direction d'une vie, ou une vision stratégique du futur de l'humanité. Et dans cette situation, une bonne partie de l'humanité cherche du côté de fausses nouveautés, de visions irrationnelles, ou d'un retour à des traditions mortes. De sorte qu'en face de l'oligarchie politique traditionnelle, nous avons l'apparition d'une nouvelle espèce d'activistes, qui défendent des propositions violentes et démagogiques, dont le type se rapproche de plus en plus de celui des gangsters, des mafieux, plutôt que de celui de politiciens bourgeois éduqués. Nous avons eu ce genre de nouveau politicien en France, avec Sarkozy et sa bande. Nous l'avons connu en Italie, avec Berlusconi et sa mafia. Nous l'avons depuis hier, ici même, avec Trump, le grossier et incohérent milliardaire.

On dit souvent que cette nouvelle figure politique, Trump, certes, mais bien d'autres aujourd'hui dans le monde, ressemble aux fascistes des années trente du dernier siècle. Il y a en effet une certaine ressemblance. Mais, hélas, il y a une première grande différence : ils n'ont pas en face d'eux ces puissants et irréductibles ennemis qu'étaient l'URSS et les partis communistes. En fait, on pourrait parler à leur propos d'une espèce de « fascisme démocratique », ce qui est une dénomination paradoxale, mais efficace. Après tout, les Berlusconi, les Sarkozy, les Le Pen, les Trump, opèrent à l'intérieur de l'appareillage démocratique, les élections, les oppositions, les scandales, etc. Mais ils y jouent une partition différente, une autre musique. C'est à coup sûr le cas de Trump, raciste, machiste, violent, ce qui compose des traits fascisants, mais aussi une sorte de mépris affiché de la logique et de la rationalité, et une sourde haine des intellectuels. La musique propre à cette espèce de fascisme démocratique est un discours qui ne se soucie nullement de cohérence, un discours de l'impulsion, à l'aise dans quelques tweets nocturnes, et qui impose une sorte de dislocation du langage, la possibilité assumée de dire n'importe quoi et son contraire. La visée du langage n'est plus pour eux d'expliquer quoi que ce soit ou de défendre un point de vue de manière articulée. Sa visée

est de produire des affects, lesquels sont utilisés pour créer une unité agissante momentanée, largement factice, mais utilisable dans l'instant. Nous retrouvons la vulgarité affichée, la relation pathologique aux femmes, et le droit calculé de dire en public des choses inacceptables pour une large fraction de l'humanité que l'on peut voir également en Hongrie avec Orbán, ou en Inde ou aux Philippines ; cela est aussi présent en Pologne ou dans la Turquie de Erdogan.

Ainsi, dans le monde entier, apparaît ce fascisme démocratique, qui est interne aux usages parlementaires de la « démocratie » capitaliste moderne, mais qui produit aussi un effet de nouveauté factice, un langage différent, une fausse promesse violente, et en quelque sorte une intériorité extérieure, quelque chose qui est à coup sûr dans la voie unique proposée par tous les gouvernements du monde, mais mis en musique d'une façon différente de celle que proposent les politiciens classiques, issus de la bourgeoisie cultivée. En ce sens, Trump et les siens produisent, à l'intérieur du consensus concernant le capitalisme global, un effet fallacieux de nouveauté. Il est comme le fantôme bavard d'une « nouvelle voie » alors qu'il marche d'un pas décidé sur la voie de l'oligarchie dominante, qu'elle soit cultivée ou non. Trump est en position de dire, pour un moment, qu'il y a quelque chose de nouveau, à savoir « Trump », le nom et la chose, alors même que ce qu'il dit, dans le détail, qui est nationaliste, sexiste, raciste, et violemment pro-propriété privée, est tout sauf nouveau.

Nous sommes ainsi dans un temps où les plus vieilles choses du monde, comme le retour d'un côté aux traditions religieuses les plus mortifères et cadavéreuses et de l'autre au capitalisme colonial primitif, esclavagiste, arrogant et inculte, peuvent apparaître comme des nouveautés, parce que ce sont des modulations oubliées de la voie unique dont on veut nous imposer l'unicité. En un sens, le fascisme démocratique n'est qu'une de ces conversions factices de vieilleries en nouveautés.

Nous pouvons considérer que nous sommes dans une fatale dialectique à quatre termes.

1. Il y d'abord, la complète brutalité, la violence aveugle, du capitalisme d'aujourd'hui. Bien sûr, chez nous, dans le monde occidental, et particulièrement dans la vieille Europe, on ne voit que des effets secondaires de cette violence. Mais si vous êtes en Afrique, au Moyen Orient, en Asie, en Amérique du Sud, vous la voyez vraiment. Et même ici nous assistons peu à peu au retour du capitalisme à ce qui constitue sa véritable essence, à savoir le culte de la « réussite » sur le dos des autres, l'accroissement des inégalités, le démantèlement des dispositifs de protection sociale, le combat sauvage de tous contre tous pour conquérir une position dominante. Tel est le premier terme.

2. Nous avons ensuite, la décomposition de l'oligarchie politique classique, la fin de l'existence d'une classe dominante cultivée, et l'apparition de ce que j'ai appelé le « fascisme démocratique ». Certes, nous ne connaissons pas l'avenir de ce phénomène. Quel est l'avenir de Trump ? A beaucoup d'égards, nous ne le savons pas. Et sans doute Trump ne connaît-il pas sa propre destinée. C'était très visible dès la nuit de sa victoire. Il y a le Trump très satisfait de la campagne électorale, avant la victoire, et il y a le Trump au pouvoir, qui semble quelque peu effrayé. Il sait, Trump, qu'il ne pourra pas parler aussi librement qu'avant. Parler librement, dire des grossièretés et des absurdités, c'était en un sens sa force, sa fausse nouveauté. Mais maintenant, avec le gouvernement, l'administration, l'armée, les économistes, les banquiers, les parlementaires, y compris ceux de son propre camp, c'est une autre affaire. Et nous avons vu, pendant la nuit électorale, Trump passer d'une musique à une autre musique, d'un théâtre à un autre théâtre. Et il était moins bon, Trump, sur la nouvelle scène que sur l'ancienne, il chantait moins fort, il était moins « nouveau ». Cela dit, nous ne savons pas quelle est la marge de manœuvre de ce genre de personnage, quand il devient président des Etats Unis. Ce que nous avons à coup sûr, c'est un symbole de la décomposition de l'oligarchie politique traditionnelle, et la naissance de la figure d'un nouveau fascisme, dont le futur est incertain, mais qui, en tout cas, n'est certainement pas une bonne chose pour le peuple qui va avoir à le supporter. Tel est le second terme.
3. Nous avons aussi la frustration populaire, le sentiment d'un désordre obscur, la peur de l'avenir, l'expérience d'une impasse, et cela dans une fraction de la classe moyenne, mais surtout chez les pauvres, dans la population des provinces, les innombrables paysans de nombreuses régions du monde, les ouvriers sans travail... Toute la partie de la population mondiale, en somme, qui est réduite par la brutalité du capitalisme contemporain à n'être pas grand-chose de visible et de reconnu, sans argent, sans orientation de leur propre existence. Et ce point est très important dans la situation générale du monde aujourd'hui : manque d'orientation, de stabilité, sentiment qu'on a détruit leur monde sans en construire un autre où ils pourraient revivre. C'est une sorte de destruction vide de sens.
4. En dernier lieu nous sommes confrontés à la totale absence d'une stratégie politique, d'une autre voie. C'est l'oppression qu'exerce ce qu'on appelle parfois la « politique unique », qui a mis fin à la grande espérance historique d'une société juste, restée vivace de 1792 à 1976. Certes, il existe de nombreuses expériences politiques localisées. Je ne dis pas que rien n'existe dans la direction d'une politique réellement autre que celle qui nous domine. Nous savons tous

qu'il y a des révoltes, de nouvelles occupations de places, de nouvelles mobilisations, une nouvelle détermination écologique, etc. L'absence de toute forme de résistance ou de révolte n'est peut-être pas totale. Mais il y a le manque d'une autre voie stratégique, d'une conviction qui puisse avoir la même force que la croyance résignée selon laquelle le capitalisme est la seule voie possible quant au devenir de l'humanité tout entière. C'est le manque de ce que j'appelle une Idée, une grande Idée. Une grande idée qui seule crée la possibilité d'une unification, d'une unification globale, stratégique, de toutes les formes de résistance et d'invention politique. Une idée qui soit la médiation entre le sujet individuel et la tâche collective et politique de l'émancipation communiste. Et qui soit aussi la possibilité d'une action rassemblant des subjectivités très différentes sous la force claire d'une idée partagée.

Les quatre termes de cette fatale dialectique qui meut aujourd'hui l'histoire du monde sont donc les suivants : la domination stratégique du capitalisme global, la décomposition de l'oligarchie politique bourgeoise traditionnelle, le désarroi et la frustration des peuples, enfin le manque d'une autre orientation stratégique, la faiblesse de l'Idée communiste, lâchons le mot. Ces quatre faits composent la crise du monde contemporain. Cette crise ne peut se ramener à la crise économique commencée en 2007. Elle est bien davantage une crise subjective, parce que, dans le contexte des quatre termes, la destinée historique de l'espèce humaine et de moins en moins claire.

Il est alors temps de poser la fameuse question de Lénine : « Que faire ? ».

En ce qui concerne l'élection de Trump, je crois qu'il faut d'abord dire qu'une raison du succès de ce personnage douteux, c'est que la vraie contradiction aujourd'hui, la plus importante, ne peut pas se situer entre deux formes du même monde. Elle ne peut pas être interne à la voie unique qui nous est imposée, celle du capitalisme global, des guerres impérialistes et du manque de toute idée concernant la destinée historique de l'espèce humaine.

Je sais que Hillary Clinton et Donald Trump sont très différents. La première vient du cœur de l'establishment classique, le second est un marginal du parti réactionnaire. La première a été ministre d'Obama, pour lequel le second a une sorte de haine raciste. Oui, la vieille oligarchie bourgeoise et le parvenu fascisto-démocrate sont différents, et je comprends qu'on puisse préférer, à la fin des fins, la première au second. Cependant, nous ne devons pas oublier que cette différence est intérieure au même monde, qu'elle n'exprime nullement deux visions du monde, deux stratégies politiques fondamentalement distinctes. Et je pense que le succès de Trump n'a été possible que parce que la vraie contradiction dans le monde actuel, la véritable opposition entre deux visions antagoniques, ne pouvait d'aucune

façon être symbolisée par le choix entre Hillary Clinton et Donald Trump. Parce qu'à vrai dire, Hillary Clinton et Donald Trump appartiennent l'un et l'autre, si différents soient leurs styles, à la petite oligarchie mondiale qui capitalise les profits à échelle mondiale.

En réalité, pendant les primaires, pendant toute la phase préparatoire à l'élection présidentielle aux USA, la vraie contradiction s'exprimait, quoique d'une façon affaiblie (mais il ne faut pas trop demander aux opinions publiques de la grande puissance dominante, au centre même du monstre...), entre Trump et Bernie Sanders. On peut faire toutes sortes d'objections. On peut dire que Trump, en tant que fascisto-démocrate, a quelque chose d'excessif quant à assumer la représentation du grand capital. On peut dire que Bernie Sanders représente de façon assez faible la possibilité d'une autre voie stratégique, qu'il est bien loin d'être un communiste des temps nouveaux. On peut remarquer qu'au moment du scrutin, Bernie Sanders a dû se rallier, que cela lui fasse plaisir ou non, à Hillary Clinton. Certes. Mais nous sommes dans le ventre du monstre, et en ce lieu, au niveau de la symbolisation, qui est tellement important, la vraie contradiction de notre monde était bien mieux représentée par l'opposition entre Trump et Sanders, qu'elle ne l'était par le tandem Trump-Clinton. Nous pouvons trouver, dans le discours de Sanders, dans ses propositions, quelques points qui vont au-delà des exigences du monde tel qu'il est, qui s'écartent quelque peu de la voie unique. Il n'y a rien de tel dans les propositions de Hillary Clinton.

Nous avons là une leçon de dialectique, une leçon sur les différentes formes de contradiction. La contradiction entre Hillary Clinton et Donald Trump, si vive qu'elle soit, n'en était pas moins une contradiction relative, et non absolue, une contradiction à l'intérieur des mêmes paramètres. La contradiction entre Trump et Sanders était au moins le commencement possible d'une vision du monde qui aille au-delà du monde qui nous est imposé. Trump était du côté d'une subjectivité pseudo populaire, réactive et obscure. Sanders était du côté d'une subjectivité populaire éclaircie, active, qui tente de s'orienter, au-delà des contraintes de la voie unique, vers des formes possibles d'extériorité au monstre. Et certes, tout cela était peu clair, sans grande force, mais représentait un courage utile pour chercher et trouver la pratique d'une autre voie.

On peut dire que le résultat des élections aux USA est de nature conservatrice, non tant parce que Trump et les réactionnaires du Parti républicain sortent vainqueurs, mais parce qu'il est le résultat d'une contradiction secondaire présentée comme principale. Nous devons créer un retour, s'il est possible, vers la vraie contradiction. C'est la leçon de ce qui s'est passé d'horrible dans la « profonde nuit » d'hier. La tâche, maintenant, est de construire une orientation politique qui

aille bien au-delà des lois du monde tel qu'il est, même au risque qu'au début de cette construction, les choses ne soient pas claires, et puissent même paraître impossibles. C'est le moment de nous souvenir de la formule de Lacan : « Le réel, c'est l'impossible. » Nous devons revenir à la contradiction réelle entre les politiques au service du capitalisme et les politiques au service des peuples.

Après Trump, nous ne pouvons plus continuer. Nous devons commencer. Il n'est pas suffisant de critiquer, de nier, de résister. Notre tâche est d'affirmer un nouveau commencement. Et la toute première chose est d'affirmer qu'existe, et donc de faire exister dans toute l'opinion publique, un choix stratégique fondamental entre deux orientations, que je nommerai pour mon compte – mais il peut y avoir d'autres mots – l'orientation capitaliste et l'orientation communiste. Il faut revenir à ce qui a été au fondement des grands mouvements politiques au XIX<sup>e</sup> siècle et pendant les trois-quarts du XX<sup>e</sup>, et dont le point central est la mise en commun (de là le mot « communisme ») de tout ce qui concerne les grands processus de production et d'échange. Et il faut pour cela accepter que soit abolie, dans de très nombreux secteurs, la dictature de la propriété privée et la recherche du profit maximum pour une minuscule minorité.

Enraciner ce nouveau commencement, sortir de la contre-révolution qui nous a dominés durant les quarante dernières années, créer les conditions du retour à un choix fondamental entre deux voies, tout cela est la véritable essence de la politique aujourd'hui. Quand existe une seule voie, une seule orientation stratégique, la politique, en réalité, disparaît progressivement. Trump est le symbole de cette sorte de disparition. Qu'est-ce que la « politique » de Trump ? Personne ne le sait, car Trump est une figure, un personnage, plutôt qu'une politique. Le retour de la politique, c'est le retour à l'existence d'un choix fondamental.

En somme, au niveau de la généralité philosophique, nous pouvons dire ceci : le geste politique essentiel, aujourd'hui, c'est le retour de la dialectique, c'est-à-dire le retour au Deux réel, au-delà de l'Un trompeur. C'est cela dont nous devons être, sur toutes les questions, les militants avisés et tenaces.